

Au commencement de l'année suivante, Constantin Paléologue envoya des ambassadeurs à Rome, pour renouveler la proposition que les Grecs avaient faite tant de fois de se réunir à l'Église latine, sous la condition que sa Sainteté armerait contre les Turcs, et ferait lever le siège de Constantinople, qui était bloquée par les infidèles.

Nicolas, au rapport du Père Maimbourg, accueillit les envoyés de l'empereur avec une grande hauteur, et leur fit cette réponse : « Allez dire à votre prince que les Grecs se » sont joués assez longtemps de la patience de Dieu et des » hommes, en cherchant à surprendre par des promesses » mensongères la religion des pontifes. Nous vous connaissons » trop bien pour que vous puissiez nous tromper aujourd'hui ; néanmoins nous ne serons pas plus sévères que le » Christ, et, selon la parole de l'Évangile, nous attendrons » trois années encore pour reconnaître si le figuier que les » papes ont cultivé ne portera pas enfin quelques fruits ; » après ce dernier délai, l'arbre sera coupé à la racine, ou » plutôt la nation grecque sera entièrement dispersée par » les exécuteurs de l'arrêt de la justice divine. »

Les Grecs protestèrent de leurs bonnes intentions, mais ce fut inutilement, et ils furent encore obligés de retourner dans leur pays, sans autre secours que des vœux stériles.

Sa Sainteté montra de meilleures dispositions pour le jeune duc de Savoie, fils d'Amédée ; et en reconnaissance de ce que son père lui avait cédé la tiare, elle publia la bulle suivante : « Nous accordons au duc de Savoie, aussi long- » temps que ses états persévéreront dans l'obéissance du » saint-siège, le droit de désigner les sujets qu'il voudra élever

» aux fonctions d'abbé, de métropolitain ou d'évêque, ou » même aux dignités inférieures, afin qu'aucune promotion » faite dans le gouvernement de l'Église ou des monastères » ne puisse troubler la paix de ses états. » Cette bulle a été, pendant des siècles, un sujet de discordes continuelles entre la Savoie et l'Église romaine.

Vers la fin de l'année 1451, Frédéric informa le saint-père que, selon leurs conventions secrètes, il se disposait à passer en Italie, pour recevoir la couronne dans la basilique de l'Apôtre. En effet, il se fit immédiatement précéder par Albert, duc d'Autriche, commandant un corps considérable de cavalerie, et lui-même franchit les monts avec toute sa noblesse d'Allemagne et de Bohême. Son cortège était si nombreux, que les Italiens disaient hautement que l'empereur s'avancait dans leurs provinces plutôt en ennemi qui veut les asservir que comme un prince qui va humblement demander une couronne. On prévint Nicolas qu'il devait redouter les conséquences de l'entrée en Italie d'un souverain puissant, hardi et ambitieux ; on lut même en plein consistoire des prophéties qui annonçaient que dans l'année 1452 un tyran de la race germanique s'emparerait de Rome et ferait décapiter le pape sur le parvis de Saint-Pierre ; ce qui l'effraya tellement, qu'il expédia l'ordre à ses légats d'Allemagne d'empêcher le voyage de Frédéric par tous les moyens possibles : il écrivit de sa main à l'empereur pour l'engager à remettre son voyage après l'hiver, à cause du mauvais état des chemins, disait-il, et afin qu'il eût le temps de rassembler des provisions pour son escorte, et de faire les préparatifs des fêtes de son sacre. Le pape manda en même

temps à Ænéas Sylvius, qui était alors à Sienne, qu'il eût à se rendre immédiatement à Rome, pour conférer avec lui relativement au couronnement de Frédéric; mais celui-ci, qui s'était toujours montré en opposition avec le saint-siège, refusa d'obéir; il fit répondre à Nicolas qu'il avait reçu l'ordre d'attendre l'impératrice au port de Talamone, dans la Toscane, pour l'accompagner à Rome, et qu'il ne devait pas songer à retarder, par des lenteurs, le couronnement de Frédéric, s'il ne voulait s'exposer au danger de perdre sa tiare.

Sans avoir égard aux lettres du saint-père, Frédéric continua sa marche et se dirigea sur Florence; cinq évêques et deux archevêques vinrent le recevoir aux portes de la ville et l'accompagnèrent jusqu'à Sienne, où se trouvait l'impératrice Éléonore avec sa cour. Douze cardinaux l'attendaient dans cette dernière cité pour lui faire prêter le serment solennel de ne rien entreprendre contre le saint-siège, et pour le conduire à Rome.

Nicolas reçut l'empereur avec le cérémonial usité dans ces occasions; il l'installa lui-même dans un palais magnifique, et pour lui faire plus d'honneur, il différa son couronnement afin d'attendre l'anniversaire de son exaltation, et faire de leurs deux sacres une fête solennelle.

Dans l'intervalle, Frédéric sollicita du pape une bulle d'anathème contre les Autrichiens. Ænéas Sylvius rapporte fort au long les raisons qu'il fit valoir auprès de sa Sainteté pour obtenir une sentence d'excommunication contre ses ennemis. « C'était, dit l'historien, une coutume ancienne de la » maison d'Autriche, dont Frédéric et le prince Ladislas étaient » issus, lors de la mort des empereurs, de confier aux aînés

» de la famille la garde des enfants jusqu'à leur majorité.
 » D'après cet usage, Frédéric avait pris les rênes du gouvernement à la mort d'Albert, son oncle, qui laissait sa femme » enceinte.

» De toutes manières, le prince espérait ne plus se dessaisir » du pouvoir suprême : si l'impératrice accouchait d'une » fille, le sceptre passait entre ses mains; si elle mettait au » monde un enfant mâle, il était de droit son tuteur. Or, on » sait ce qu'il en coûte à un régent pour faire disparaître un » pupille qui fait obstacle à son ambition. La princesse, » arrivée au terme de sa grossesse, accoucha d'un garçon, » qu'on nomma Ladislas, et qu'elle fut obligée de confier à » Frédéric, en lui abandonnant le gouvernement de l'Autriche.

» Depuis ce moment, Frédéric prétendait avoir eu pour » son pupille les soins d'un père; il affirmait qu'il avait donné » des fiefs aux nobles, non pour les attacher à sa cause, » mais parce qu'ils avaient bien mérité de la patrie; qu'il » avait établi dans les villes des magistrats intègres et vigi- » lants; qu'il avait fait élever sur les frontières des forts im- » prenables; qu'il avait chassé les ennemis qui ravageaient » les états du jeune Ladislas, et qu'il avait même payé sur » son trésor soixante-dix mille écus d'or qui étaient dus aux » soldats.

» Aujourd'hui, ajoutait l'empereur, les peuples ingrats se » révoltent contre mon autorité, sous prétexte qu'ils ne » me doivent plus obéissance, attendu que mon pupille » entre dans sa majorité; ils m'accusent d'avoir emmené » Ladislas en Italie pour le faire périr plus sûrement; et » ce sont ces mêmes Hongrois habitués à tuer leurs rois,

» hommes et enfants, qui jugent de mes sentiments par
 » les leurs. Depuis douze années entières que Ladislas est
 » sous ma garde, n'aurais-je donc pu trouver une occasion
 » favorable pour m'en défaire, si sa mort eût été nécessaire
 » à mon ambition? Au contraire, je lui ai toujours sou-
 » haité une longue vie, et jamais je n'ai songé à lui ravir son
 » héritage.

» Si j'ai emmené mon pupille en Italie, c'est pour lui
 » montrer Rome, pour lui faire connaître les mœurs d'un
 » peuple qui n'est pas le sien; c'est pour qu'il s'instruise
 » en écoutant votre Sainteté et les hommes savants de votre
 » sacré-sénat; j'ai voulu qu'il apprit de vous la manière de
 » gouverner les peuples, et qu'il reçût votre bénédiction.
 » Vous voyez, saint-père, que ma vénération pour votre per-
 » sonne est la principale cause de la révolte des Autrichiens;
 » unissons donc nos armes contre les rebelles, et frappons-
 » les à la fois du glaive spirituel et du glaive temporel. »

Nicolas, flatté qu'un si grand prince professât tant de respect pour le saint-siège, lui promit d'envoyer immédiatement des légats en Autriche, de menacer les peuples des anathèmes les plus terribles, et de mettre les provinces en interdit, si dans un délai de quarante jours les seigneurs et les peuples n'étaient pas tous rentrés sous la domination de Frédéric. Cette mesure ne remplissait pas les vues du tyran; car il ajouta : « Saint-père, pensez-vous que des gens
 » qui ne croient pas en Dieu redouteront vos censures? On
 » baptise les Autrichiens lorsqu'ils sont jeunes, et dès qu'ils
 » sont hommes, ils se moquent du baptême. D'ailleurs, il
 » est inutile de dissimuler plus longtemps; je vous demande

» une bulle d'excommunication pour avoir un prétexte de les
 » exterminer, et je m'engage à partager avec vous les dé-
 » pouilles de ces hérétiques. »

Sa Sainteté n'eut plus d'objection à faire, et elle s'empressa de fulminer une bulle d'anathème contre les Autrichiens, les Moraves et les Hongrois. Ceux-ci de leur côté ne restèrent pas dans l'inaction; ils formèrent une ligue puissante contre l'empereur et se préparèrent à la guerre; les décrets de la cour de Rome furent brûlés publiquement dans les villes de Saltzbourg, de Vienne, de Passaw et d'Olmütz; les prêtres eux-mêmes prêchèrent une croisade contre le pape et contre l'empereur, et les signalèrent à la vindicte des peuples.

Les choses en étaient là, lorsqu'eut lieu un événement qui, par son importance, tint en suspens tous les esprits et arrêta un instant les luttes acharnées des différents partis : le boulevard de la chrétienté, la rivale de Rome, Constantinople venait de tomber au pouvoir des musulmans, et Mohammed II mettait fin à l'empire grec!

Ce kalife était fils d'Amurath II, que les musulmans comptent pour le huitième depuis le prophète, et gouvernait le puissant empire des Ottomans depuis l'année 1451. A la mort de son père, Mohammed II vivait dans la meilleure intelligence avec l'empereur grec Constantin Paléologue; il lui avait même confié la garde de son oncle Orcan; mais son inexactitude à payer la pension qu'il avait promise pour l'entretien de son oncle, excita des réclamations un peu vives de la part de Paléologue, qui eut l'imprudence de menacer le jeune sultan de renvoyer son prisonnier.

Mohammed II, loin de donner satisfaction à l'empereur, se

déclara grièvement offensé par ses procédés; et pour venger son insulte, il marcha sur Constantinople avec une armée nombreuse, qu'il installa dans une bourgade à deux lieues de la ville : son camp s'étendait sur toute la rive septentrionale du Bosphore et était en outre défendu par une redoutable artillerie, dont faisait partie la fameuse pièce de siège qui lançait des boulets de six cents livres à plus de mille toises. De cette manière l'entrée de la mer Noire se trouva entièrement fermée, et toutes les communications de Constantinople avec le dehors interceptées.

Pour enlever aux Grecs jusqu'à leur dernière ressource, le sultan fit investir les places qu'ils possédaient sur les bords de la mer Noire, sur les rivages de la Propontide ou dans la Thrace. En même temps il fit attaquer les villes qui leur restaient dans le Péloponnèse, et s'en empara sans coup férir; Sparte seule, qui était défendue par de bonnes murailles, résista aux Turcs, et ne se rendit qu'après dix mois de siège. Enfin, la troisième année du règne de Mohammed II, Constantinople, assiégée par une armée de terre de trois cent mille hommes, composée de Turcs, d'Allemands, de Grecs, de Hongrois, de Polonais et de Latins, bloquée du côté de la mer par une flotte de cent vingt voiles, fut emportée d'assaut après un bombardement de cinquante-cinq jours. Cet événement eut lieu le 29 mai 1453.

Ainsi finit l'empire fondé par Constantin, après onze siècles et demi d'existence. L'implacable politique des papes triomphait; la rivale de Rome n'existait plus; qu'importait à Nicolas d'avoir sacrifié à l'intérêt de sa domination le sang même du Christ!